

# L'avril boréal

Est-ce l'avril ? Sur la colline  
Rossignole une voix câline,  
De l'aube au soir.  
Est-ce le chant de la linotte ?  
Est-ce une flûte ? est-ce la note  
Du merle noir ?

Malgré la bruine et la grêle,  
Le virtuose à la voix frêle  
Chante toujours ;  
Sur mille tons il recommence  
La mélancolique romance  
De ses amours.

Le chanteur, retour des Florides,  
Du clair azur des ciels torrides  
Se souvenant,  
Dans les bras des hêtres en larmes  
Dis ses regrets et ses alarmes  
À tout venant.

Surpris dans son vol par la neige,  
Il redoute encor le cortège  
Des noirs autans ;  
Et sa vocalise touchante  
Soupire et jase, pleure et chante

En même temps.

Fuyez, nuages, giboulées,  
Grêle, brouillards, âpres gelées,  
Vent boréal !  
Fuyez ! La nature t'implore,  
Tardive et languissante aurore  
De floréal.

Avec un ciel bleu d'améthyste,  
Avec le charme vague et triste  
Des bois déserts,  
Un rythme nouveau s'harmonise.  
Doux rossignol, ta plainte exquise  
Charme les airs !

Parfois, de sa voix la plus claire,  
L'oiseau, dont le chant s'accélère,  
Égrène un tril :  
Dans ce vif éclat d'allégresse,  
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,  
Beaux jours d'avril.

Déjà collines et vallées  
Ont vu se fondre aux soleillées  
Neige et glaçons ;  
Et, quand midi flambe, il s'élève  
Des senteurs de gomme et de sève  
Dans les buissons.

Quel souffle a mis ces teintes douces  
Aux pointes des frileuses pousses ?  
Quel sylphe peint  
De ce charmant vert véronèse  
Les jeunes bourgeons du mélèze  
Et du sapin ?

Sous les haleines réchauffées  
Qui nous apportent ces bouffées  
D'air moite et doux,  
Il nous semble que tout renaisse.  
On sent comme un flot de jeunesse  
Couler en nous.

Tout était mort dans les futaies ;  
Voici, tout à coup, plein les haies,  
Plein les sillons,  
Du soleil, des oiseaux, des brises,  
Plein le ciel, plein les forêts grises,  
Plein les vallons.

Ce n'est plus une voix timide  
Qui prélude dans l'air humide,  
Sous les taillis ;  
C'est une aubade universelle ;  
On dirait que l'azur ruisselle  
De gazouillis.

Devant ce renouveau des choses,  
Je rêve des idylles roses ;

Je vous revois,  
Prime saison, belles années,  
De fleurs de rêve couronnées,  
Comme autrefois.

Et, tandis que dans les clairières  
Chuchotent les voix printanières,  
Et moi j'entends  
Rossignoler l'âme meurtrie,  
La tant douce voix attendrie  
De mes printemps.

Nérée Beauchemin (1850–1931)